

LES FILS DE LA LOUVE

DIMITRIS MICHALOPOULOS

(Athènes)

PRÉAMBULE:

COMME DANS UN CONTE DE FÉES

On racontait qu'Hélène, une des filles de Constantin, roi des Hellènes, était la princesse la plus belle en Europe¹; et ses fiançailles avec le prince charmant Carol de Roumanie furent célébrées en 1920. Mais ce dernier n'était pas que beau; doté d'une forte personnalité, ses parents n'étaient pas toujours en mesure de résoudre les problèmes qu'il créait sans cesse². Bien entendu, il était intelligent par-dessus le marché: point de livre important, écrit dans n'importe quelle langue, qu'il n'eût lu!³ Son intronisation eut lieu dans des moments difficiles; mais vers la fin des années trente il était pratiquement le seul souverain en Europe capable d'inspirer à ses sujets non seulement le respect mais surtout la peur.

Le jeune ménage princier commença donc sa vie tendrement uni, mais tout vola en éclats, quand Carol rencontra Madame Lupescu, femme fatale. Ce n'était qu'une petite juive aux cheveux roux, pas belle et point séduisante. À vrai dire, il y avait alors «des milliers de femmes telles qu'elle»⁴ et la cour royale de Roumanie cherchait une consolation dans le souvenir des escapades antérieures du prince héritier. N'avait-il pas contracté un mariage secret avec Zizi Lambrino et ne s'était-il pas exilé pour l'amour de Zizi Lambrino? Mais la fin de l'aventure était belle. Carol rentra au bercail, on annula le mariage, Madame Zizi quitta Bucarest et s'installa à l'étranger avec une pension substantielle. Et maintenant? Il fallait être optimiste! «Rassurez-vous! Les choses vont retrouver leur cours d'autrefois», disait-on dans la demeure royale. Et l'on attendait des jours meilleurs...

¹ *Memoirs of H.R.H. Prince Christopher of Greece* (Londres: Hurst and Blackett, 1938 [neuvième réimpression]), p. 182.

² *Ibidem*, p. 183.

³ *Ibidem*.

⁴ *Ibidem*.

I

UN PARTENAIRE À LA HAUTEUR

Hélas: *Dis aliter visum!* Le roi Ferdinand adressa à Carol l'inévitable ultimatum: Il devait renoncer soit à Magda Lupescu soit à ses droits au trône de Roumanie. Carol n'hésita guère: il prit Madame Lupescu, quitta son pays et commença à errer à travers l'Europe avec sa bien-aimée. La belle Hélène resta à Bucarest avec son fils Michel, désormais l'héritier du trône roumain. Elle s'enveloppa dans sa dignité de reine offensée et sa loyauté conjugale fut à toute épreuve. Le roi Ferdinand était ouvertement de son côté, des membres éminents du monde politique roumain lui conseillaient le divorce, le pays tout entier l'admirait tandis que le prince Carol devenait impopulaire auprès des Roumains. Elle aurait gagné la partie, si elle avait daigné s'abaisser au point de tramer des intrigues contre son mari. En effet, une fois son fils Michel placé sur le trône, elle pourrait bel et bien devenir une sorte de reine douairière. Mais elle ne le voulut pas; et l'attachement à son mari eut des conséquences néfastes pour les Balkans tout entiers.

Pour dire la vérité, à la fin elle consentit à la rupture de son mariage. Le roi Ferdinand décéda peu après et le petit Michel fut proclamé roi. Mais pour des raisons jamais bien élucidées, l'armée voulait de Carol, d'où un coup militaire grâce auquel celui-ci prit la couronne en 1930. Il n'était pas aimé en Roumanie; or, cela lui importait peu⁵. Il se mit à la tête de l'armée et arracha le trône des mains de son fils. Automatiquement, la position d'Hélène en Roumanie devint intenable. Carol était laconique: il ne voulait pas d'elle. Si elle restait en Roumanie, elle serait exclue de la cour. Elle ne serait pas reconnue comme la reine; elle ne serait que «Sa Majesté Hélène». Elle repoussa tout et quitta le pays sous le nom d'«Hélène, princesse de Roumanie». Aussitôt à l'étranger, elle engagea la lutte pour faire valoir ses droits.

Bien entendu, la lutte était «ardente et noire» et, sentimentalement parlant, la clé du problème était Michel, son fils. C'est impitoyablement qu'on le lui avait arraché; et quand une fois il tomba malade, elle demanda mais n'obtint pas la permission de venir le voir à Bucarest. Elle entra quand même dans le pays, mais ce n'est qu'après l'intervention de la reine de Grèce Élisabeth, la sœur de Carol II, qu'elle put revoir son enfant. Ensuite, elle quitta de nouveau la Roumanie.

Élisabeth, fille du roi Ferdinand et de la reine Marie de Roumanie, donc sœur de Carol II, se maria au mois de février 1921 avec Georges, alors prince héritier de Grèce; et quand on intronisa son mari au mois de septembre 1922, elle fut proclamée reine de Grèce. Son règne ne dura que quinze mois. Le 19 décembre 1923 déjà, le couple royal se vit obligé de quitter la Grèce; il s'établit donc à Bucarest et c'est là que Georges et Élisabeth apprirent la nouvelle du référendum

⁵ *Ibidem*, p. 186.

qui eut lieu en Grèce en avril 1924: la royauté était abolie et la république proclamée. Georges ne reconnut jamais le résultat du référendum, mais la dissolution de son mariage n'était plus qu'une question de temps. On sait en effet qu'il quitta la Roumanie en 1931 et qu'il s'installa à Londres, à l'hôtel «Browns». Son divorce d'avec Élisabeth fut prononcé en 1934. Celle-ci cependant s'était déjà liée d'amitié avec Hélène de Roumanie, mais malgré son opposition à la liaison de son frère avec Magda Lupescu elle n'était pas en mesure de le convaincre de la nécessité de se débarrasser d'elle. Tous les deux, Carol II et Lupescu, faisaient sans cesse preuve d'une indifférence totale en ce qui concernait les conséquences de leur liaison «si difficile à rompre»⁶. Ainsi l'idée qui était venue au roi Constantin de Grèce de marier le diadoque et sa fille préférée, respectivement avec une princesse et le prince héritier de Roumanie avorta-t-elle. C'est l'appui de la couronne balkanique la plus puissante à l'époque que Constantin cherchait à s'assurer par le biais de ces mariages. Or son abdication en 1922 entraîna l'écroulement de cette alliance dynastique – et l'entrée tumultueuse de Lupescu dans la vie politique de Roumanie fit le reste. Et une partie considérable de la famille royale de Grèce, désormais en exil, de se trouver coupée en deux! Le roi Constantin, en effet, mourut subitement le 29 décembre 1922 à Palerme et la maison de Savoie ainsi que le régime fasciste nouveau-né profitèrent de l'occasion pour faire preuve de solidarité à l'égard de la famille du souverain défunt⁷. Constantin fut enterré à Florence, dans la crypte de l'église russe et, tandis que Georges II allait prendre le chemin de Londres y cherchant la clé de sa restauration, ses sœurs et frères s'établirent en Italie sous l'aile protectrice de Benito Mussolini.

Ce n'est pas un hasard. Marie, une autre fille du roi Constantin, la sœur de «Sa Majesté Hélène» donc, s'était mariée avec un grand duc russe, Georges Mikhaïlovitch, dont la fin fut tragique après les événements de l'année fatale 1917⁸. La reine Olga de Grèce, mère du roi Constantin, elle-même née grande duchesse de Russie, échappa alors de justesse à ses gardiens, voire à une fin pareille à celle de son beau-fils⁹. C'est donc à juste raison que Marie, sa fille, lança un mot d'ordre à la hauteur des circonstances: «Vive Mussolini! Il est le seul qui puisse faire face à la menace rouge»¹⁰, vite repris par d'autres membres de la famille royale¹¹. Peu après, à l'exception du roi Georges II qui avait préféré Londres, toute la famille royale de Grèce était réunie en Italie – et Hélène, la belle

⁶ *Ibidem*, pp. 187–188.

⁷ *Ibidem*, pp. 199–200.

⁸ *Αναμνήσεις της βασιλόπουδος Μαρίας* (= Les mémoires de la princesse Marie de Grèce), Athènes: «Alpha», 1951, pp. 96–97, 240–292.

⁹ *Ibidem*, pp. 269–271.

¹⁰ *Ibidem*, p. 322.

¹¹ *Memoirs of H.R.H. Prince Christopher of Greece*, *op. cit.*, pp. 244–245.

Hélène, s'installa d'abord à Florence¹². La conviction acquise à la suite de l'expérience dramatique de 1917 que les causes primordiales de la chute du régime monarchique en Russie étaient l'action des révolutionnaires juifs, le rôle ambigu des dirigeants anglais ainsi que la félonie de plusieurs généraux de l'armée impériale envers Nicolas II¹³, fit alors de la plupart des membres de la Maison royale de Grèce les admirateurs passionnés de Benito Mussolini. La rancune, en outre, qu'ils éprouvaient à l'égard du Président des États-Unis Thomas Woodrow Wilson, censé n'avoir pas voulu se servir de son autorité pour annuler la menace de mort qui planait sur le grand duc Georges Mikhaïlovitch¹⁴, ne faisait que renforcer leurs sentiments italophiles.

Le prince Christophe donc, lui aussi un des fils du roi Constantin, s'installa avec sa mère, Olga, à Rome. Quand celle-ci décéda en 1926, elle fut enterrée dans la crypte de l'église russe à Florence et en 1932 on y déposa de même la dépouille de Sophie, épouse du roi Constantin, morte dans un hôpital allemand. Bref, l'aile de Mussolini était assez grande pour protéger les vivants et les morts de la maison royale de Grèce. Or, le comble de ce rapprochement fut le mariage d'Irène, une autre fille du roi Constantin, avec Aymon, duc de Spolète, fils du roi d'Italie Victor-Emmanuel III, car cela allait avoir de graves conséquences pour l'histoire des Balkans.

On avait célébré les noces en Florence, en 1939. Acte dénué de tout caractère politique? Difficile à croire. Le retour de la monarchie en Grèce avait placé la Grèce dans l'orbite britannique; or, le roi, malgré sa politique anglophile, n'avait pas oublié son passé de germanophile passionné pendant la Première Guerre mondiale. Le régime républicain, voire véniséliste, des années 1923–1933 avait effectué un rapprochement spectaculaire avec l'Italie – et l'entente ainsi obtenue n'était guère oubliée en 1939. Par-dessus le marché, Aymon partageait de plein cœur la Weltanschauung fasciste; et quand au printemps 1941, après la fin de la campagne des Balkans et la proclamation de l'indépendance croate, Ante Pavelic offrit la couronne du nouvel État à la Maison de Savoie, elle revint au duc de Spolète¹⁵ qui l'accepta sous le nom Tomislav II. Et voilà la sœur de Georges II de Grèce reine de Croatie!

Toutefois, malgré l'acceptation de la couronne, le nouveau couple royal ne s'installa pas en Croatie. Aymon/Tomislav et Irène préférèrent sagement attendre en Italie la suite des événements et, surtout, l'heureux dénouement de la guerre. La fin de celle-ci ne leur ayant été favorable, Aymon se réfugia en Argentine, tandis qu'Irène resta en Italie où elle 'séjourna' quelque temps en prison. Elle mourut beaucoup plus tard, en Grèce. Il n'y a donc qu'un seul point important dans

¹² *Ibidem*, p. 188.

¹³ *Αναμνήσεις της βασιλόπαιδος Μαρίας* (= Les mémoires de la princesse Marie de Grèce), *op. cit.*, pp. 155, 237, 244, 245, 247–249, 258, 259, 264.

¹⁴ *Ibidem*, pp. 278–279.

¹⁵ *Ciano's diplomatic papers*. Edited by Malcolm Muggeridge (Londres: Odhams Press, 1948), p. 439, Galeazzo Ciano à Ante Pavelic, Rome, le 30 avril 1941.

l'histoire de cette bizarre couronne croate: c'est dans la cour de celle-ci qu'échut le titre du Prince du Pinde¹⁶.

II

FORTUNAE VARIETAS

L'histoire des Valaques en Grèce est bien connue depuis des siècles. Au début, ils peuplèrent la Thessalie, appelée désormais la «Grande Valachie», ainsi que des régions aux pourtours de celle-ci. Après la conquête de Constantinople par les Ottomans, toutefois, ils se dispersèrent tout au long des bords sud-ouest de la péninsule balkanique¹⁷. On peut donc considérer comme significatif l'existence dans l'île de Lemnos des noms de famille comme *Bulota* (grécisé en «Boulotis») ou, même dans le Magne, à l'extrême sud du Péloponnèse, le terme *apa* désignant les régions aquifères. La majorité d'entre eux pourtant s'installa, paraît-il, surtout dans la région montagneuse du Pinde ainsi que dans la partie nord de l'Épire¹⁸. C'est là d'ailleurs, à l'ouest de Korçë, qu'ils fondèrent leur «capitale», Voskopojë¹⁹. L'épanouissement de cette métropole des lettres grecques signala le passage des Valaques de l'état d'un peuple presque exclusivement de pâtres à l'avant-garde de l'intelligentsia grecque. Les plus aisés parmi eux abandonnèrent même leur langue maternelle. Ils s'adonnèrent au commerce et, partant, adoptèrent le grec, langue véhiculaire dans les Balkans, car il était la langue de l'Église dont le chef, à savoir le patriarche de Constantinople, était toujours grec de souche (ou grécisé). La scission qui s'en suivit allait impliquer des conséquences graves. En effet, tandis que les couches aisées se grécisèrent d'abord (pour s'helléniser plus tard), les Valaques qui restèrent isolés dans les montagnes, loin des agglomérations urbaines, ne rompèrent pas avec leurs traditions bucoliques. Tout au contraire: ils ne laissèrent guère disparaître leur parler, dialecte roumain, et devinrent des bergers et éleveurs de bestiaux réputés dans l'ensemble des Balkans. L'ironie du sort voulut qu'après la fin heureuse de la Révolution grecque des années 1821–1829, ceux parmi eux qui aspiraient à l'autonomie culturelle de leur peuple allaient

¹⁶ Démosthène Koukounas, «Ο Διαμάντης και οι αυτονομιστές του» (= Diamandi et ses autonomists), revue *Τότε* (Athènes), N° 31 (janvier 2007), p. 27.

¹⁷ *Απολογία ιστορική και κριτική υπέρ του ιερού Κλήρου της Ανατολικής Εκκλησίας κατά των σκκοφαντιών του Νεοφύτου Δούκα. Συγγραφέϊσα παρά Κυρίλλου Κ. κατ' επίμονον απαίτησιν των ομογενών* (= L'apologie du clergé de l'Église d'Orient contre les calomnies de Néophyte Doukas...), s.l., 1815, p. 89.

¹⁸ *Ibidem*; cf. Édouard Driaault et Michel Lhéritier, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, tome V (Paris: Les Presses Universitaires de France), p. 107.

¹⁹ *Απολογία ιστορική και κριτική υπέρ του ιερού Κλήρου της Ανατολικής Εκκλησίας κατά των σκκοφαντιών του Νεοφύτου Δούκα. Συγγραφέϊσα παρά Κυρίλλου Κ. κατ' επίμονον απαίτησιν των ομογενών...* (= L'apologie du clergé de l'Église d'Orient contre les calomnies de Néophyte Doukas...), *op. cit.*, p. 90.

affronter l'hostilité des Valaques grécisés qui étaient déjà parvenus au premier rang de la société du nouveau royaume. Il est connu, en effet, que des hommes d'État grecs du XIX^e siècle, tels Jean Koletti (<Coleți) et Trikoupis (<Tricupa [père et fils]), étaient d'origine valaque. Or le conflit ainsi engendré n'éclatera que plus tard, pendant la Seconde Guerre mondiale.

Quand la Roumanie, en 1913, assumait le rôle d'arbitre pacificateur dans les Balkans, Éleuthérios Vénisélos, premier ministre de Grèce, assura aux Valaques de la Macédoine grecque et de l'Épire une espèce d'autonomie en matière d'instruction et de vie ecclésiastique²⁰. À vrai dire, il était obligé d'agir de la sorte, car au déclenchement de la Première Guerre balkanique, en 1912, l'avance de l'armée grecque dans la Macédoine du sud y provoqua une sorte d'épuration: les Valaques suspects de tiédeur à l'égard des autorités grecques ou, simplement, assez riches pour exciter des jalousies dans le microcosme des agglomérations balkaniques où ils vivaient, étaient sommairement mis à mort²¹. Quoi qu'il en soit, au fil des quatre ans suivants, vers la fin d'août 1917, on fonda une principauté valaque à Samarina, une petite ville de grande activité économique située dans l'ensemble montagneux du Pinde. Le premier rôle dans cette affaire était assumé par Alcibiade Diamandi²². Celui-ci naquit en 1894 dans ladite ville du Pinde, rejeton d'une riche famille de commerçants. Il fit ses études secondaires à Siatista, en Macédoine de l'ouest, et à Salonique. En 1912, il s'établit à Bucarest, où il s'inscrivit à l'Académie commerciale²³. Diplômé de celle-ci, il s'engagea dans l'Armée Roumaine et, après le déclenchement de la Première Guerre mondiale, servit pour un laps de temps comme officier. Or, il s'était déjà donné une mission: conduire les Valaques des pays grecs vers la prise de conscience de leur particularité culturelle; et quand les Italiens occupèrent l'Épire en 1917, il chercha à tirer profit des circonstances, afin d'assurer à ses compatriotes une forme d'autonomie. Selon toute probabilité, il considérait cette autonomie comme une alternative aux fonctions fortement assimilatrices de l'appareil d'État grec; et il avait bien choisi le moment par-dessus le marché. Il est notoire, en effet, qu'en 1916 le royaume de Grèce se scinda en deux: l'Épire, la Grèce continentale et la Morée restèrent fidèles au roi Constantin qui préconisait la neutralité du pays dans le conflit mondial; mais É. Vénisélos, l'homme d'État le plus important de

²⁰ La version grecque des lettres échangées entre É. Vénisélos et Titu Maiorescu, son homologue roumain, furent publiées par Évanghélos Avéroff-Tossizza dans son livre *Η πολιτική πλευρά του Κουτσοβλαχικού ζητήματος* (= L'aspect politique de la question koutsovalaque), Trikkala, 1987², p. 66; cf. Konstantinos Svolopoulos, *Η ελληνική εξωτερική πολιτική από τις αρχές του 20^o αιώνα ως το Δεύτερο Παγκόσμιο Πόλεμο* (= La politique étrangère de la Grèce depuis les débuts du XX^e jusqu'à la Seconde Guerre mondiale), Salonique: Sakkoula, 1983, p. 83.

²¹ Voir par exemple Spyros Mélas, *Οι πόλεμοι 1912-1913* (= Les guerres des années 1912-1913), Athènes: Biris, 1958, pp. 48-50.

²² Démosthène Koukounas, *op. cit.*, p. 24.

²³ *Ibidem*, p. 28.

l'époque, aspirant à l'entrée en guerre de la Grèce aux côtés de l'Entente, avait formé un gouvernement provisoire à Salonique, qui aussitôt prit part aux hostilités contre les Empires centraux et leurs alliés. Les Italiens, quoiqu'ennemis de ceux-ci, avaient adopté une attitude plutôt conciliante à l'égard du roi des Hellènes et de ses partisans; et en juin 1917, ayant occupé depuis le mois d'août 1916 la région de Gjirokastër (aujourd'hui en Albanie), ils occupèrent aussi la ville de Janina, en Grèce. Diamandi espérait que le gouvernement de Rome allait l'assister – et il avait raison. À la suite de l'abolition du régime monarchique en Russie toutefois, le roi des Hellènes se vit privé de son appui primordial; désormais, c'étaient les Français, ses ennemis acharnés, qui allaient avoir la haute main en Grèce – et ils avaient l'intention d'accorder ouvertement leur protection à É. Vénisélos qu'ils tenaient pour un ami à toute épreuve. Il en fut ainsi (et d'une façon à peine dissimulée). Ils intervinrent ensuite auprès les Italiens et obtinrent l'évacuation par ceux-ci de la partie méridionale de l'Épire. Diamandi proclama alors à Samarina la fondation d'une principauté valaque. C'était le 28 août 1917; et la présence de troupes italiennes dans la région garantissait la protection des habitants contre toute agression. Cependant, l'hostilité ouverte des autorités militaires françaises condamna à mort le petit État nouveau-né. Douze jours à peine après la fondation de la principauté, le 9 septembre, à la suite de la pression exercée par les Français, les Italiens se retirèrent et la région fut occupée par des unités grecques. C'était la fin de la principauté valaque. A. Diamandi suivit les Italiens et... pratiquement disparut. Il fut frappé d'une condamnation politique et ce n'est qu'en 1927 qu'on l'amnistia et il put, en conséquence, regagner la Grèce. Mais on ne saurait pas trop insister sur l'envergure de son initiative. Malgré l'échec à Samarina, les temps étaient propices à des actions hardies. Seuls cinq ans s'étaient écoulés depuis la Première guerre des Balkans et l'abolition de la souveraineté de la Sublime Porte dans les régions du Pinde. La situation en Europe restait incertaine, voire houleuse. Pourquoi pas une principauté valaque – même sous la protection de Rome? À preuve la deuxième tentative qui eut lieu en Albanie, à Korçë²⁴, en automne 1918: on y proclama l'indépendance d'une République valaque. Diamandi compta de nouveau parmi les protagonistes. Or, tout échoua aussitôt²⁵. Il fallait donc attendre la Seconde Guerre mondiale pour la dernière tentative.

III

DENTE LUPUS... PETIT

Le 28 octobre 1940 l'Italie, déclara la guerre à la Grèce. L'histoire de ce conflit a fait coulé beaucoup d'encre, mais – on ne saurait trop le répéter –

²⁴ *Curceana* en aroumain.

²⁵ É. Avéroff-Tossizza, *op. cit.*, p. 69.

l'invasion du territoire grec par les Italiens était justifiée. La Grèce, en effet, sans faire de bruit, avait violé sa neutralité dès le début des hostilités en Europe, à savoir déjà en 1939. Quoi qu'il en soit, après quelques succès obtenus dans les premiers combats, les Italiens, mal préparés pour une campagne menée pendant le rude hiver des Balkans, battirent en retraite et en novembre 1940 les troupes grecques entrèrent à Gjirokastër. Ensuite, ce fut le tour de Korçë et ce n'est qu'au printemps de 1941 que les Italiens furent en mesure de se réorganiser et de contre-attaquer. Or, les résultats du suprême effort furent maigres; et il est bien connu que ce fut l'intervention allemande qui fit pencher la balance. En avril 1941, les Allemands entrèrent à Athènes et en mai l'île de Crète, bastion des intérêts stratégiques de la Grande Bretagne, était occupée par des parachutistes allemands. C'est alors que Diamandi fit son dernier effort.

Après avoir été amnistié, il s'établit à Athènes où il travailla comme importateur de pétrole roumain. Malgré les amitiés qu'il avait nouées avec des personnalités éminentes de la société d'Athènes et du Pirée, il menait une vie agitée – ce qui éveilla les soupçons du contre-espionnage grec. Diamandi, toutefois, se montra à la hauteur des circonstances, parce qu'il sut ménager les autorités policières. Il resta donc en Grèce jusqu'à la veille de l'invasion des troupes italiennes. Même aujourd'hui, personne en Grèce ne sait comment il réussit à se joindre à celles-ci²⁶. En tout cas, il disparut peu avant le début des hostilités pour réapparaître à Janina, quand le conflit était pratiquement terminé dans la Grèce continentale. De Janina, il gagna Samarina, sa ville natale, et de là il se rendit à Athènes pour organiser un réseau d'amis politiques. Il vit ses efforts couronnés de succès et au mois d'août 1941 il fonda à Grévéna, une ville montagneuse à l'est de la chaîne du Pinde proprement dite, l'«Union des communautés roumaines»²⁷. L'emblème? La louve allaitant Romulus et Remus²⁸ – ce qui était significatif, parce que Diamandi, après la prise du pouvoir par Mussolini en Italie, y passa quelque temps et se fit membre du parti fasciste. Le corollaire était que la régénération de l'élément valaque en Grèce sous la protection de Rome – ce qui allait avoir des conséquences graves.

En même temps, il lança un vaste programme de travaux publics dans le massif montagneux de la Grèce occidentale, jusqu'alors négligé par l'administration grecque. Et tout cela dans un espace de temps étonnamment court!

Bref, la situation était mûre pour la démarche décisive. Au mois de septembre 1941, en effet, Diamandi se rendit à Athènes, où il rencontra le général Georges Tsolakoglou, président du conseil, à deux reprises, à savoir le 17 et le 20²⁹; et \ le

²⁶ *Ibidem*, p. 97.

²⁷ Stavros A. Papayannis, *Ta paidiá της λύκαινας* (=Les enfants de la louve), Athènes: Sokolis, 2004², p. 41.

²⁸ *Ibidem*.

²⁹ É. Avéroff-Tossizza, *op. cit.*, p. 103.

25 septembre 1941, A. Diamandi lui adressa un mémoire où, en récapitulant les propos échangés et les décisions prises, il réclamait l'autonomie des régions habitées par des Valaques³⁰ (environ 100.000 âmes à l'époque³¹). Le point essentiel de ses réclamations était la question des préfets : dans les régions habitées par des Valaques, les fonctionnaires placés à la tête des départements administratifs seraient des personnes jouissant de la confiance non seulement du «gouvernement central», à savoir de celui d'Athènes, mais aussi de Diamandi en sa qualité de «représentant des communautés valaques du Pinde, d'Épire, de Thessalie et de Macédoine». Il allait sans dire que la nomination des dirigeants des conseils municipaux dans les régions ci-dessus devait avoir l'accord de Diamandi aussi et qu'à tout cela les autorités d'occupation, italiennes et allemandes, devaient donner leur consentement final.

Bref, Diamandi réclamait non pas l'indépendance mais l'autonomie; et il avait de fortes raisons d'obtenir satisfaction, car Tsolakoglou était, lui aussi, un Valaque. Il accepta vraisemblablement les propositions de Diamandi et un accord tacite fut conclu, paraît-il, entre eux³².

*

Le nom «Tsolakoglou» n'est que la translittération en grec du mot turc *çolakoğlu*. Le général G. Tsolakoglou était né, en 1886, à Rentina, ville montagnaise en Thessalie, qui prospérait presque tout au long de la domination ottomane³³. Rejeton d'une famille de notables locaux, qui avait accumulé des richesses considérables au fil du temps, il avait adopté, en tant que nom de famille, le trait caractéristique d'un de ses ancêtres³⁴. Les ressemblances de sa ville natale et de la situation de sa famille paternelle avec celles de Diamandi étaient frappantes – et étaient, logiquement, en état de provoquer une forte association d'idées. Aussi Tsolakoglou vola-t-il au secours des autonomistes valaques. Le préfet de Larissa, chef lieu de Thessalie, se montra aussitôt très amical à l'égard de Diamandi et de ses partisans³⁵; ainsi réussirent-ils à contrôler une vaste région, la «grande Valachie» d'autrefois³⁶, et commencèrent à placer des autonomistes dans des postes clés de l'administration locale. Les préfets des autres départements de Thessalie, agissant très probablement sur instructions ministérielles, imitèrent vite celui de

³⁰ Le mémoire fut publié par É. Avéroff-Tossizza, *op.cit.*, pp. 97–102.

³¹ Selon des sources grecques, bien entendu. Voir St. A. Papayannis, *op.cit.*, p. 290.

³² *Ibidem*.

³³ Il ne faut pas oublier que l'annexion de Thessalie à la Grèce n'eut lieu qu'en 1881.

³⁴ *Çolakoğlu* = le fils du *çolak*, à savoir du manchot. Il faudrait pourtant envisager la possibilité que la forme correcte de son nom était *solakoğlu*, à savoir le «fils du *solak*». Celui-ci serait le membre d'un corps militaire créé à l'époque de Bāyazīd I^{er}.

³⁵ É. Avéroff-Tossizza, *op. cit.*, p. 105.

³⁶ C'est ainsi qu'on appelait la Thessalie vers la fin du Moyen Âge.

Larissa³⁷ et vers la fin de l'année 1941 l'État autonome des Valaques en Grèce avait déjà pris corps. En plus, le 6 janvier 1942, Diamandi annonça la création d'une nouvelle organisation, la «Légion romaine», qui allait tenir place à la fois de milice et de parti politique. Bien entendu, les mots «légion» et «romaine» n'étaient pas choisis au hasard. Le terme «Légion», en effet, rappelait la Légion de l'Archange Michel, fondée par Corneliu Zelea Codreanu, que Diamandi admirait ; et par l'adjectif «romaine» il préconisait la collaboration des autorités italiennes en Thessalie, voire en Grèce, – facteur décisif pour la réussite de son entreprise téméraire.

Une fois encore, A. Diamandi avait raison, car il était déjà la cible des Anglais et de leurs amis en Grèce. Un officier de l'armée britannique, en effet, avait organisé, dès le mois d'août, son meurtre ou, le cas échéant, son enlèvement ; il ne fut sauvé qu'à la dernière minute grâce à la perspicacité des autorités italiennes³⁸. Mais pouvait-il être sûr de ce qui allait passer dans l'avenir ? À vrai dire, la protection italienne était désormais une *conditio sine qua non* de sa survie.

Entre-temps, Nicolae Matusio (ou Matusi), avocat à Larissa, prit la présidence de la Légion romaine et Vasile Rapotica, éleveur de bestiaux qui avait depuis longtemps acquis une réputation guerrière³⁹, en fut le chef militaire. C'est ainsi donc que Diamandi accompagné de ses amis, protégé par les Italiens, ayant réussi à placer des autonomistes dans les conseils municipaux des agglomérations principales et, surtout, ayant pris sous son contrôle, dans les régions disputées⁴⁰, le corps des gardes champêtres⁴¹, eut un succès remarquable : les Valaques du Pinde avaient volontairement livré leurs armes aux autorités italiennes⁴². Bergers de père en fils, ces montagnards s'étaient familiarisés avec le maniement et l'usage des armes à feu depuis des siècles. Le seul fait qu'ils confièrent leurs fusils et pistolets à l'armée d'occupation coupait l'herbe sous le pied de ceux qui auraient voulu qu'un mouvement de résistance fût né et prît de l'ampleur dans la région montagneuse – et par conséquent difficilement accessible – du Pinde.

Les petits loups latins montraient leurs dents à l'Albion !

Ce succès pourtant allait vite devenir le chant de cygne tant de la Légion romaine que du mouvement autonomiste des Valaques en Grèce. Vers la fin du mois de janvier 1942 en effet, les autorités grecques commencèrent à changer d'attitude à leur égard ; et en mars de cette année-là, G. Tsolakoglou, toujours président du conseil, adressa à l'ensemble des hauts fonctionnaires de l'État grec

³⁷ Avéroff-Tossizza, *op. cit.*, p. 106.

³⁸ Démosthène Koukounas, *op. cit.*, pp. 25–26.

³⁹ Au début du XX^e siècle, en Macédoine, pendant les combats des bandes grecques contre les comitadjis macédoniens et bulgares. (*Ibidem*, p. 30.)

⁴⁰ Le texte : Georges K. Tsolakoglou, *Απομνημονεύματα* (= Mémoires), Athènes : Acropolis, 1959, p. 184 ; É. Avéroff-Tossizza, *op. cit.*, pp. 142–144.

⁴¹ St. A. Papayannis, *op. cit.*, p. 88.

⁴² É. Avéroff-Tossizza, *op. cit.*, pp. 105, 119–120.

une circulaire aux termes de laquelle il révoquait l'accord tacite conclu avec Diamandi en septembre 1941 et il prenait parti contre les autonomistes valaques.

IV

LA CHUTE

Une courte récapitulation s'impose maintenant: en printemps 1941, la Grèce était sous occupation – en grande partie italienne. Les Allemands se contentaient du contrôle des points stratégiques du pays et laissaient main libre à leurs alliés. Les Italiens crurent qu'il était de leur devoir de patronner le mouvement autonomiste valaque. Nul doute qu'ils n'aspirassent à la fondation d'un État (même autonome) qui leur servirait de bastion dans la partie sud des Balkans; mais il n'y avait aucun doute qu'en agissant ainsi ils favorisèrent l'essor d'un mouvement qui répondait à la volonté du «noyau dur» des Valaques de Grèce, qui, plus ou moins isolés sur les montagnes du Pinde, perpétuaient la façon de vivre de leurs ancêtres. Or, il fallait au «triumvirat» formé par A. Diamandi, N. Matusio et V. Rapotica la connivence de l'administration grecque. Quoi qu'on ait dit et écrit sur l'occupation de la Grèce par les puissances de l'Axe, l'établissement des autorités allemande et italienne sur le territoire grec avait un caractère purement militaire: il n'y eut que peu de régions où les puissances d'occupation tentèrent une politique annexionniste.

Cette connivence, Diamandi l'avait au début, car Tsolakoglou, même tacitement, lui avait donné carte blanche. D'ailleurs, Diamandi n'avait demandé qu'un degré d'autonomie. Ces compagnons de route pourtant ne firent pas beaucoup de chemin ensemble. On a déjà dit qu'en mars 1942, le président du conseil grec annula subitement l'accord tacite qu'il avait conclu avec A. Diamandi.

Pourquoi? Afin de bien répondre, il nous faut faire une mise au point: le mouvement d'A. Diamandi, tout d'abord, avait une allure décidément fasciste. Les relations de ce «représentant des communautés valaques», voire du chef du mouvement autonomiste, avec des personnalités du Parti fasciste en Italie et de la Légion de l'Archange Michel en Roumanie étaient connues *urbi et orbi*. Or, c'est une faute grave que de croire que tous les militaires italiens, qui servaient alors en Grèce, partageaient ses préférences politiques. C'est à plusieurs reprises, en effet, que des cadres de l'Armée italienne, apolitiques ou même hostiles au Fascisme, tentèrent de lui mettre des bâtons dans les roues⁴³. Diamandi, personne doté d'une intelligence peu commune, comprit, au mois d'avril 1942, que le vent tournait. C'est alors en effet que le gouverneur de la Banque Nationale de Grèce, Constantin G. Zavitzianos, ayant évidemment eu connaissance de la circulaire de Tsolakoglou, destitua le directeur de la succursale de la Banque à Larissa, car celui-ci suivait une

⁴³ É. Avéroff-Tossizza, *op. cit.*, pp. 112 *sqq.*, 130.

politique conforme aux intérêts de la Légion romaine⁴⁴. Peu après, les événements se précipitèrent: le 7 juin 1942, c'est la première bande de guérillas patronnée par le Parti communiste de Grèce qui fit son apparition dans la région montagneuse d'Agrapha, au sud-ouest de la Thessalie⁴⁵. Cependant, ils ne réussirent pas à pénétrer dans la région du Pinde – ni en Thessalie; par-dessus le marché, cette dernière allait rester un fief de la Droite jusqu'aux dernières décennies du XX^e siècle. Évidemment, c'est à la Légion romaine qu'en revient le mérite. Diamandi toutefois comprit bien qu'en raison de l'hostilité que l'administration grecque adoptait désormais à l'égard des autonomistes valaques, il ne pouvait pas se mesurer avec les maquisards de la Gauche. Ainsi se vit-il obligé de quitter la Grèce et, au mois de juin 1942, il se rendit en Roumanie où il trouva la mort en 1948⁴⁶. Mais avant son départ, il voulut pour ainsi dire 'galvaniser' l'État autonome qu'il avait – partiellement – fondé en lui donnant une ossature 'traditionaliste'. Il fit grand cas de la Principauté du Pinde, de son territoire qui englobait une partie considérable de la Macédoine et de l'Épire et finalement il autorisa l'instauration du titre du «Prince de Pinde et de Macédoine». Ce titre échut finalement au baron Gyula von Milványi-Czesznegi, alors maréchal de la cour du roi de Croatie Tomislav II, qui n'était qu'Aymon, duc de Spolète, à savoir l'époux d'Irène, sœur du roi des Hellènes Georges II.

La vie de Diamandi évoque à la mémoire les aphorismes célèbres de Nicolas Machiavel: ... *Iudico potere esser vero che la fortuna sia arbitra della metà delle azioni nostre, ma che etiam lei ne lasci governare l'altra metà, o presso, a noi... Credo, ancora, che sia felice quello che riscontra el modo del procedere suo con le qualità de' tempi; e similmente sia infelice quello che con il procedere suo si discordano e' tempi*⁴⁷. Ce fut à juste raison que Diamandi voulut rallier la branche 'politisée' de la maison de Savoie à son mouvement; et doter – même *in extremis* – l'État autonome qu'il avait créé d'une noblesse. Or, le sort de son entreprise était *ab ovo* lié à l'issue du conflit mondial. Et dès l'année 1942, il était plus ou moins clair que l'Allemagne et ses alliés allaient perdre la guerre. La fin des principaux protagonistes de l'«expérience autonomiste» en est la preuve: V. Rapotica, bien qu'il évitât toute immixtion à des actes de brutalité ou à des procédés malhonnêtes⁴⁸, fut perfidement arrêté par les bandes communistes en été 1943 et

⁴⁴ *Ibidem*, pp. 132–134.

⁴⁵ *Αρης Βελουχιώτης, ο πρώτος του Αγώνα. Βιογραφία, 1905–1945* (=Arès Vélouchiotis... Une biographie, 1905–1945), vol. II (1942–1945), Athènes: Kypseli, 1965, p. 66.

⁴⁶ Les conditions de sa mort ne furent jamais bien connues en Grèce. On dit qu'il fut mis à mort en raison de son orientation fasciste mais aussi qu'il décéda après avoir collaboré avec le régime communiste. Voir D. Koukounas, *op.cit.*, p. 28; É. Avéroff-Tossizza, *op. cit.*, pp. 157–158.

⁴⁷ Niccolò Machiavelli, *Il Principe*. Introduzione e note di Federico Chabod. Nuova edizione a cura di Luigi Firpo (Turin: Giulio Einaudi, 1966), pp. 121, 122.

⁴⁸ St.A. Papayannis, *op. cit.*, p. 207.

mis à mort d'une façon atroce: on l'écartela littéralement⁴⁹. Mais déjà à partir du mois de novembre 1942, les guérillas de la Gauche, avec le consentement du commandement britannique qui les contrôlait⁵⁰, avaient mis en exécution un vaste programme d'extermination des Légionnaires⁵¹. Vers la fin de la guerre en Grèce, très peu en étaient encore en vie.

Un des rares qui mourut paisiblement fut N. Matusio, le successeur en quelque manière de Diamandi. Après la publication de la fameuse circulaire de Tsolakoglou, la gendarmerie mais aussi une partie considérable du clergé orthodoxe adoptèrent une attitude plus ou moins amicale envers les partisans de la Gauche. Aussi Matusio se vit-il obligé de se réfugier à Athènes où, pourtant, la protection des autorités italiennes se prouva inefficace. Les Allemands, en effet, ne voulaient pas de lui – et il s'enfuit en Roumanie. Après la prise du pouvoir par les Communistes, on le mit en prison. Ce n'est qu'en 1964 que l'on lui permit de regagner la Grèce, grâce à l'intervention d'un personnage politique, Stavros Costopoulos, qui était alors ministre des Affaires étrangères. Matusio revint en Grèce où il était pourtant condamné à mort par contumace. La sentence initiale fut révoquée à la suite de l'intercession de personnalités grecques d'origine valaque⁵², parmi lesquelles comptait Constantin Tsatsos⁵³, Président de la République en 1976. En tout cas, N. Matusio décéda à Larissa peu avant la fin du XX^e siècle – en 1991.

ÉPILOGUE:

LE POURQUOI

Le «comment», on l'a déjà vu: c'est à deux reprises qu'A. Diamandi, personnage de talent et qui avait le génie de la politique, tenta de fonder un État, ne fût-ce qu'autonome, dans les régions du Pinde et de la Thessalie. Mais les Italiens ne furent pas en mesure de le soutenir jusqu'à la fin, tandis que la Roumanie était trop loin. Le bien fondé de ses aspirations était pratiquement reconnu par É. Vénisélos qui avait accordé aux Valaques du nord de la Grèce un degré

⁴⁹ D. Koukounas, *op. cit.*, p. 30; St.A. Papayannis, *op. cit.*, p. 208.

⁵⁰ À vrai dire, l'ordre du commandement britannique était laconique: «pas de prisonniers!» ce qui amena des massacres de prisonniers italiens au début et allemands ensuite. Voir Dionyssi Haritopoulos, *Άρης, ο αρχηγός των ατάκτων* (= Arès, le chef des irréguliers) vol. I (Athènes: Exantas, 1997), pp. 139, 157. Bien entendu, les premiers parmi les prisonniers à être tués étaient les légionnaires valaques et leurs amis. Cf. *Άρης Βελουχιώτης, ο πρώτος του Αγώνα. Βιογραφία* (Arès Vélouchiotis... Une biographie vol. II), *op. cit.*, p.272.

⁵¹ St.A. Papayannis, *op. cit.*, p. 617; D. Haritopoulos, *op. cit.*, p. 221.

⁵² D. Koukounas, *op. cit.*, p. 23.

⁵³ Voir Constantin Tsatsos, *Λογοδοσία μιας ζωής* (=Le compte rendu de ma vie), vol. I (Athènes: Ηε Εκδοσεισ τον Philon, 2001), pp. 18–19, où l'on peut détecter, à travers des sous-entendus 'éloquents', la lignée valaque du côté paternel de sa famille.

d'autonomie culturelle. Mais après la fin de la Seconde Guerre mondiale, le mouvement autonomiste valaque ayant pris une couleur politique spécifique, les 'privilèges' accordés par Vénisélos furent annulés et, de surcroît, on accabla les Légionnaires, voire les autonomistes valaques, de calomnies et d'injures. On oublie, pourtant, que sans Diamandi et les militants de la Légion romaine, la région du Pinde et surtout la Thessalie, grenier de la Grèce, auraient facilement été conquises par les forces de la Gauche – ce qui aurait eu des conséquences incalculables pour l'ensemble du pays. Mais l'attitude, c'est-à-dire la brusque volte-face, de Tsolakoglou reste un grand problème pour l'historien. S'il avait tenu l'engagement passé entre lui et A. Diamandi, peut-être le cours des événements dans le sud des Balkans pendant une phase critique de l'histoire mondiale aurait-il été différent.

Pourquoi donc changea-t-il d'avis? Était-il de concert avec l'«autre» gouvernement grec (en exil celui-ci)? Voilà ce que sous-entendent certains chercheurs contemporains. Dans ce cas là, l'entrée en guerre des États-Unis fit comprendre à tous (ou presque) que la guerre serait perdue pour l'Axe. Et Tsolakoglou de se conformer à la ligne indiquée par le «second» gouvernement de Grèce, à savoir celui pro anglais, alors en exil.

Mais tout cela serait l'objet d'un autre article, voire d'une autre monographie.